

Laval théologique et philosophique



Des Ressources incomparables de la Maternité divine

Thomas Philippe, O.P.

Volume 4, numéro 1, 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019801ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019801ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Philippe, T. (1948). Des Ressources incomparables de la Maternité divine. *Laval théologique et philosophique*, 4(1), 49–76. <https://doi.org/10.7202/1019801ar>

Des Ressources incomparables de la Maternité divine*

Nous avons choisi comme titre à notre deuxième leçon: «Des Ressources incomparables de la Maternité divine». Elle voudrait être un commentaire de cette appellation si expressive que nous donnons à Marie: *Mater pulchrae dilectionis*, «la Mère du Bel Amour», ou plus précisément encore, de ce titre auquel nous nous étions arrêtés dans notre première leçon: Marie est «la Mère bien-aimée», *Mater dilecta*. En cette dernière expression, nous voyons, réunis en une seule formule, les deux vocables que la Sainte Eglise donne le plus fréquemment à la Sainte Vierge: d'abord «Mère de Dieu» (c'est le premier nom que lui attribuent les chrétiens); et aussi «la Bien-Aimée». Ce dernier titre lui est décerné souvent par la liturgie: les offices de la Très Sainte Vierge sont composés principalement de textes du *Cantique* et de la *Sagesse*, qui la présentent comme celle qui a été choisie entre toutes — l'Unique, la Seule qui puisse sans réserve être appelée la Bien-Aimée —. Montrer que le rapprochement de ces deux termes — «Mère» et «Bien-Aimée» — révèle le mystère de la Maternité divine, c'est-à-dire manifeste ce qu'elle a de plus caché, de plus secret, — ce par quoi précisément elle diffère de toutes les autres maternités terrestres, — ce par quoi elle ressemble à la Paternité divine, — tel est le but de cette leçon. En d'autres termes, nous essaierons de faire ressortir l'intention visée et voulue par Dieu dans la Maternité de Marie, l'angle sous lequel elle a été l'objet de ses complaisances et de sa prédilection par rapport à l'ensemble de la création.

Notre étude comprendra trois étapes principales (I, II, III-IV). Tout d'abord, nous envisagerons *l'enseignement de l'Eglise*: le théologien doit prendre son point de départ dans les données de foi qu'il cherche à comprendre rationnellement, grâce aux concepts métaphysiques; cette première partie (I) mettra en lumière la *substance* de la Maternité de Marie. Dans une seconde partie, nous tâcherons de découvrir les *virtualités* contenues dans ces affirmations si simples de la théologie: nous fondant sur une métaphysique bien établie, nous essaierons de pénétrer les secrets de l'âme de la Mère de Dieu, de deviner toutes les richesses, toutes les nuances de la psychologie de la Vierge Mère. Cette analyse extrêmement délicate, nous nous efforcerons de la faire *en théologien*, et non pas en simple psychologue. Ce sera l'enseignement de la *foi* qui éclairera notre marche. Notre méthode sera l'*analogie*. Ceci précise notre plan: car, si l'analogie commence par voie de négation, elle atteint son but par voie d'éminence. Utilisant d'abord la *voie négative*, nous purifierons notre concept de Maternité divine de toutes les déficiences, les étroitures, les limites, les imperfections des maternités de la terre. Tel est l'objet de la seconde partie (II).

*La première leçon de cette série a été publiée dans le *Laval théologique et philosophique*, Vol.II, n.2.

Faisant alors un pas de plus, nous essaierons, par voie d'éminence, de nous hisser au-dessus de nos conceptions humaines, pour nous placer au niveau propre de la théologie, — *sub specie sanctissimae Trinitatis*. Nous tenterons alors de montrer (IV) que cette Maternité divine, si différente de celles d'ici-bas, s'apparente à la Paternité divine: première participation à la Paternité du Père, elle en est l'image la plus parfaite. Le théologien doit en effet ramener tous les mystères de notre religion à ce premier mystère trinitaire, qui est pour lui le foyer lumineux d'où vient toute clarté. — Mais avant de passer de la deuxième (II) à la troisième (IV) étape, avant de réaliser ce véritable saut — du monde des hommes à l'univers de Dieu — nous demanderons à l'art de nous fournir une sorte de tremplin (III). Vis-à-vis des pauvres hommes plongés dans le sensible, l'art joue souvent ce rôle médiateur entre le ciel et la terre. Ayant constaté déjà que la Maternité divine ne connaissait pas les imperfections des maternités terrestres, nous verrons qu'elle dépasse également les idéalizations de l'art. Celui-ci possède des ressources insoupçonnées, presque infinies: pourtant, il doit s'avouer incapable de nous manifester le secret de sa beauté. C'est pourquoi, nous rappelant que l'Esprit-Saint est lui-même l'auteur de cette merveille, nous nous tournerons tout naturellement du côté de Dieu, pour discerner comment cette maternité est à la ressemblance de l'adorable Trinité, (IV) et, par suite, le chef-d'œuvre de l'amour divin.

I. MARIE EST VRAIMENT ET PROPREMENT LA MÈRE DE DIEU

Le Fils éternel du Père, le Verbe, est venu visiter les siens, prendre notre nature humaine, et il a demandé à Marie, sa servante, la première de ses servantes, de lui servir de Mère, de lui donner ce service si *humble*, et si *sublime* à la fois de sa maternité.

La Maternité de Marie, humaine en sa substance, divine en son terme

La Maternité de Marie a bien ces deux caractères. En sa substance, elle est très *humble*: Marie est la Mère de Jésus *secundum carnem*, «selon la chair». L'âme du Christ, comme toute âme humaine d'ailleurs, a été créée immédiatement par Dieu: de son Père, Jésus a reçu toutes les perfections de l'esprit et de la volonté qui ornent son âme (la grâce, la vision béatifique, les sciences infuses...); de Marie, sa Mère, il a reçu son corps, ce corps passible et mortel, grâce auquel il pourra souffrir et être crucifié sur la Croix. Dans ce mystère de sa maternité, la Sainte Vierge a offert à Dieu son sein pour que le Saint-Esprit survienne en lui, et de sa chair immaculée, de son sang très pur, forme le corps du Sauveur. En sa *substance*, cette maternité est tout humaine; elle se rattache aux réalités d'ici-bas les plus humbles.

Par son *terme* pourtant, elle est *sublime*, elle est vraiment divine. La Maternité de Marie se termine, en effet, à la Personne même du Verbe.

S'il y a en Jésus deux natures: la nature humaine et la nature divine, il n'y a qu'une personne: la Personne du Verbe. C'est le Verbe lui-même qui assure à la nature humaine de Jésus sa subsistance, c'est-à-dire son existence autonome, indépendante, incommunicable. C'est lui qui fait qu'il est *hic homo*, «cet homme» existant, agissant, méritant pour nous. Or, la maternité, comme toute relation, peut et doit être déterminée et dénommée par son terme. La maternité habituelle de la femme se termine à la personne *spirituelle*; elle est donc une maternité *humaine*: et, par là, elle diffère essentiellement de la maternité animale. La Maternité de Marie se termine à la Personne *divine*, et, par là, elle transcende toutes les maternités purement humaines: elle est vraiment *divine*.

Ainsi, dans la Maternité de Marie, il faut bien distinguer la substance et le terme. Mais pour atteindre à toute la rigueur de la doctrine, il faut ajouter cette précision: il s'agit bien ici, en un sens, du terme immédiat de la maternité, de son terme *intrinsèque*. Pour l'humanité de Jésus, la Personne du Verbe est le terme intrinsèque qui lui assure sa subsistance et son existence, qui la constitue dans son unité autonome et indépendante. Pour la Maternité de Marie, la personne divine est aussi le terme intrinsèque «*quem attingit*». Certes, Marie concourt effectivement à la seule formation du corps de Jésus; mais toute son action se termine à la personne, au «suppôt», disent les théologiens. Ce corps subsiste «*in persona Verbi*». Cette opération se terminera donc au Verbe.

Evidemment la personne n'est pas l'*effet* de cette action; elle n'en est pas même le terme *modifié*. Il n'y a pas de toucher réciproque. L'Incarnation ne change absolument rien à l'immutabilité divine; elle n'ajoute pas même une relation réelle de Dieu à l'humanité du Christ. Le Très-Haut dans sa transcendance demeure absolument indépendant. La Maternité de Marie se termine à un terme *préexistant*. C'est ce qu'il y a de tout à fait spécial en elle. Nous en verrons plus loin les conséquences. Cette maternité se termine à un fils qui préexiste à sa mère. Ce fils peut donc se choisir sa mère. C'est lui qui se donne une mère. Saint Thomas compare ce mystère à celui de la Vision béatifique. Dans la Vision, nous verrons le Père dans son Verbe. Il sera, non seulement l'objet, mais le terme intrinsèque de notre acte de Vision; nous ne produirons pas un verbe créé, mais notre intelligence sera unie vitalement au Verbe divin. Ces trois mystères: l'Union hypostatique, la Vision béatifique, et la Maternité divine ont quelque chose d'infini.

Pour prendre une intelligence plus précise de ce grand mystère, rappelons l'enseignement de saint Thomas concernant les maternités humaines. Les parents ne donnent pas l'âme à leurs enfants. L'âme immortelle ne peut venir de la matière. Le père et la mère façonnent le corps de l'enfant et lorsque ce corps a atteint le degré requis de formation, quand il est tout «disposé», Dieu crée immédiatement en lui l'esprit. Mais ce corps ne peut exister sans l'âme; il ne peut avoir sa nature propre, être constitué en ses éléments spécifiques que par elle; c'est elle qui est son principe d'être, d'unité, de vie, d'action. L'âme est forme du corps, elle n'habite pas

seulement en lui; l'âme et le corps ne constituent pas deux substances, mais un seul être possédant un seul «*esse*» substantiel. La génération humaine se termine donc bien à la personne elle-même. C'est la personne qui est engendrée; c'est elle qui est fils. La génération humaine n'atteint pas l'âme en elle-même (*in se*) mais dans son union au corps (*ut unitam, ut formam corporis*). En Jésus, la Personne divine joue le rôle de la personne humaine. C'est elle qui termine le corps de Jésus, qui lui permet d'exister, en le faisant un être subsistant¹.

Marie est donc bien la *Mère de Dieu*. Cette vérité, les chrétiens l'ont toujours crue explicitement et, dès le Vème siècle, l'Eglise l'a définie solennellement contre Nestorius. Celui-ci affirmait deux êtres, deux personnes physiques unies moralement dans le Christ; et dès lors, il affirmait que Marie était bien la Mère du Christ (*Christokos*), mais non pas la Mère de Dieu (*Theotokos*). Le Concile d'Ephèse, répondant au vœu unanime des disciples de Jésus, a solennellement proclamé qu'elle était «*Theotokos*». C'est la première date dans l'histoire de la théologie mariale. Tirant les conséquences de ces doctrines si mystérieuses, Cajetan a affirmé hardiment que la Maternité de Marie appartenait «*reductive*» à l'ordre de l'Union hypostatique. Certes, par la chair, Marie n'a pas de lien de parenté avec la Divinité. Il ne peut y avoir de consanguinité avec Dieu. Cependant elle a une certaine affinité avec la Divinité (*quamdā affinitatem cum Deo*), puisque dans le sein de Marie, le Verbe a épousé notre nature humaine.

Divine en son terme, la Maternité de Marie l'est aussi *dans son principe et dans son mode*. Marie ne connaîtra pas d'homme. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui surviendra en elle. La Très Sainte Trinité elle-même est cause efficiente de cette conception virginale, car il s'agit alors d'un effet *ad extra*; on l'attribue au Saint-Esprit par appropriation, car elle est l'œuvre de l'amour. En cette génération miraculeuse, Marie lui offrira la matière, une matière toute pure, et lui, en maître tout-puissant, en artiste incomparable, il y insufflera un «*spiraculum vitae*», il façonnera cette matière pour en faire le plus beau corps humain. Ce corps d'un Dieu, qui possède tous les caractères spécifiques des nôtres, garde pourtant un reflet de sa divine origine. Grâce à cette intervention du Très-Haut, Marie reste vierge dans sa conception. C'est là le premier miracle de sa Maternité. Elle est vraiment et proprement mère, comme toutes les autres; nous retrouvons en sa Maternité divine toute la substance de la maternité humaine, mais cette maternité est réalisée d'une façon miraculeuse; le *mode* de cette maternité est merveilleux; il est divin; cette Mère est Vierge. «Le Seigneur lui-même vous donnera un signe: la Vierge concevra et enfantera un Fils»².

¹ Sans doute, elle ne constitue pas la nature humaine en Jésus, qui est formée par son âme, mais elle lui donne de subsister et d'exister, et comme l'opération ne s'arrête pas à la forme de l'effet, mais à son existence, qui le pose «*extra causas*» et l'établit effet, notre démonstration garde toute sa valeur.

² *Is.*, VII, 14 — SAINT IRÉNÉE, vers 180, défend déjà ce dogme en s'appuyant sur ce texte d'ISAÏE, contre THÉODOTON D'EPHÈSE et AQUILA DU PONT (*Adv. Haer.*, III, 23; 25; 26).

Ce premier miracle est complété par un autre qui en est comme la conséquence immédiate: deux miracles qui constituent le même mystère. Marie est vierge «*ante partum*»; elle l'est aussi «*in partu*». Non seulement sa conception est virginale, mais encore son enfement: «*sicut radius oritur ex sole*». Jésus, le Verbe incarné, est sorti du sein virginal de Marie comme le rayon sort du soleil. Marie est toujours restée le «Jardin fermé»: *Inviolata permansisti*, «Tu as gardé ton intégrité». D'où la joie immense qui enveloppe de toutes parts cette naissance. Ici, il n'y a pas d'ombres. Au pied de la Croix, pour ses fils les pécheurs, Marie connaîtra l'enfement le plus douloureux, le plus déchirant. Mais à Bethléem, elle met au monde le Fils, son Fils unique, le Juste, au milieu d'une allégresse indicible.

Telles sont, en résumé, les vérités que la foi nous enseigne concernant la Maternité divine de Marie.

II. LES PERFECTIONS DE LA MATERNITÉ DIVINE

Tâchons maintenant de découvrir les virtualités cachées en ce mystère, de manifester les perfections de cette maternité admirable, d'analyser la psychologie divine qu'elle a apportée à Marie.

Pour toute femme, la maternité est un facteur déterminant de sa psychologie. Celle-ci jusqu'alors reste indéterminée. Elle est ouverte à toutes sortes de possibilités. La Maternité en Marie joue un rôle plus décisif encore. La Sainte Vierge en effet est prédestinée à être la Mère de Dieu. Son esprit et son corps — sa nature et sa grâce — sont donc ordonnés à cette maternité.

Voyons en premier lieu comment la Maternité divine n'a pas les limites et les imperfections des maternités humaines. La *via negationis* est la première démarche du procédé analogique. Le théologien doit tout d'abord, par la négation, purifier les analogies dont il se sert. La foi nous dit que Marie est la Mère de Jésus, mais nous pressentons que cette maternité ne peut être à la mesure des maternités d'ici-bas. Elle doit avoir d'autres dimensions, infiniment plus larges et plus profondes. Notre raison, guidée par la Révélation, va donc chercher à purifier cette notion si complexe et si riche de maternité humaine, tout en sauvegardant avec soin sa substance. Remarquons que ce travail est très délicat. La maternité est une réalité si concrète, si humaine, qu'il est extrêmement difficile de réaliser les discernements et les distinctions qu'elle réclame. Nous avons toujours beaucoup de peine à concevoir que Marie n'est pas comme les mères d'ici-bas.

1. La Vierge Mère

Commençons notre recherche en envisageant le caractère virginal de sa maternité. Marie est Vierge et Mère: telle est la toute première affirmation de la foi. Cette mère a gardé sa virginité. Par son art divin

l'Esprit-Saint a rapproché ces deux réalités féminines si différentes: la maternité et la virginité. Chacune d'elles permet en général à la femme d'épanouir des virtualités diverses qui, selon les lois ordinaires, ne peuvent coïncider dans le même sujet. On entrevoit dès lors les richesses qui vont jaillir de cette rencontre étonnante en Marie.

2. Psychologie de la famille humaine

L'imperfection foncière de l'amour maternel est d'être un amour *divisé*. De là viennent beaucoup de ses limites et de ses déficiences. La mère ne peut donner à son enfant son premier amour. La femme doit d'abord aller à son époux; elle doit lui apporter le tribut de son amour. Dans une vie commune, étroite, dans un commerce de chaque instant, l'homme et la femme doivent s'apprendre mutuellement à aimer pour que leur cœur se dilate, s'élargisse, s'approfondisse. Un long et mystérieux apprentissage de l'amour est nécessaire pour qu'il puisse devenir fécond. L'affection de la jeune fille est peut-être plus pure et plus délicate que celle de la femme, mais elle ne possède pas encore la plénitude et la fermeté indispensables à la fécondité. L'homme doit apporter à la femme la vigueur de son attachement. Ils doivent d'abord fondre leurs affections en un unique amour afin de communiquer à cet amour, dans cette fusion, l'élan indispensable pour donner la vie. L'enfant sera le fruit de cet amour mutuel. Dans les desseins de la Providence, il est appelé à être le lien, le «*nexus*» qui vient resserrer, consacrer irrévocablement l'union des époux. Il est comme la réponse de Dieu aux vœux de l'amour humain, le sceau venant du ciel pour sceller définitivement le foyer que l'homme a bâti. Car, si les époux, par eux-mêmes, «*disposent*» la matière appelée à constituer le corps de l'enfant, c'est toujours Dieu seul qui anime cette matière. Il souffle sur elle comme aux premiers jours du monde et, par la création immédiate de l'âme, fait de ce corps informe un être humain — ce fils qu'il accorde aux vœux des parents.

Mais voilà que ce cher petit enfant, si longtemps attendu et reçu avec tant d'ivresse, va devenir presque fatalement un jour — peut-être prochain — la pierre d'achoppement. Il est le lien qui unit définitivement: il pourra devenir le glaive à deux tranchants qui sépare irrémédiablement. On a été jusqu'à écrire: En devenant mère, tu as cessé d'être épouse. La femme mariée est divisée, nous dit saint Paul, «*divisa est*». Elle est doublement divisée: *d'une part*: Dieu, son Créateur, le Maître de son esprit; *d'autre part*: son époux et ses enfants; et de nouveau, du côté de ce pôle humain, ils sont deux qui bientôt peut-être seront des rivaux et se disputeront le cœur de la femme. Sans doute, dans les familles profondément chrétiennes, la grâce vient pallier à ces oppositions cruelles de la nature. La charité, qui dépasse la chair et l'esprit, est une force d'unité assez puissante pour contenir ces germes de division. Mais dès que l'amour de Dieu s'attédie, ces tendances opposées de notre pauvre nature risquent de prendre le dessus; elles apparaissent alors à la conscience claire et se livrent une lutte sans merci. Nous touchons ici à ce qu'il y a de paradoxal dans l'amour

humain, paradoxe infiniment douloureux. L'amour humain s'incarne dans la matière et y gagne ce réalisme et cette substantialité qui manquent toujours aux activités spirituelles de l'homme et, par répercussion, aux formes supérieures de ses affections. Mais en revanche, la matière lui impose sa dure loi de division. L'amour conjugal et l'amour maternel sont deux formes d'amour bien différentes, dotées d'exigences et d'aspirations divergentes, parfois même opposées.

Cette loi de division, qui règle toute affection naturelle, se fait sentir plus violemment encore peut-être dans la psychologie de la femme. Elle connaît avec son enfant une intimité plus prenante. Pendant de longs mois ils vivent de la même vie physique, puis, pendant des années, ils gardent un contact presque continu. Si le père peut avoir sur ses enfants plus d'autorité par la force et la supériorité de son esprit, la mère, par le fait de son tempérament et de toute sa vie, connaît avec eux une plus grande familiarité. Elle est plus près d'eux; l'inégalité est moins accentuée; ce qu'elle perd en prestige, elle le gagne en tendresse. Son affection pour ses enfants est plus enveloppante, plus pénétrante, beaucoup plus concrète. Elle a quelque chose de plus naturel — nous dirions presque: de plus instinctif et spontané. La raison y a moins de part, mais la chair et le sang en ont bien davantage.

N'avons-nous pas là l'énigme cruelle de la vie de tant de mères? La nature les a placées comme l'intermédiaire normal entre le père et les enfants, et même entre les différents enfants. La vie intime de la mère ne sera souvent qu'une trame ininterrompue de tiraillements de toutes sortes. Toutes les incompréhensions et toutes les oppositions qui surviennent entre les membres de la famille se rencontrent dans son cœur, qui est bien le centre vital et affectif du foyer.

3. *Psychologie de Marie*

En Marie au contraire, nous allons voir réuni tout l'amour de la Mère et celui de la Vierge, harmonisés en une magnifique et divine unité. Tout d'abord, en sa maternité, elle conserve toutes les perfections de l'amour maternel humain: elle les garde même avec une sorte de divine jalousie. Elle a été en effet l'unique créature qui ait contribué à former le corps de son Fils; et le Saint-Esprit, qui est survenu en elle, a tiré et épuisé de cette matière immaculée toutes ses virtualités même les plus cachées. Mais elle n'en connaît pas les divisions et les souffrances, car elle est vierge. Sans doute, Marie elle aussi, et de façon extrêmement violente, connaîtra au Calvaire tout cet aspect si douloureux et si profondément humain des maternités de la terre — dans le mystère de sa Compassion, c'est-à-dire dans sa maternité vis-à-vis de nous, les pécheurs! Elle nous adopte en effet au moment précis où nous sommes en train de crucifier, par nos fautes, son Fils bien-aimé: il y a bien alors le maximum d'opposition entre le Fils et les fils, entre l'Epoux du cœur et les enfants d'adoption. Mais dans le mystère de sa maternité vis-à-vis de Jésus, ces ombres redoutables ne sont pas encore

levées. C'est une aurore sans nuages toute baignée dans la lumière du «Soleil de justice». Elle l'enfante dans la joie, dans l'unité et l'intégrité de sa virginité. Ce qu'aucune autre mère n'a jamais pu faire, elle a pu le réaliser: lui donner les prémices de son amour. D'une part, son affection pour Jésus possède toute la force de l'amour maternel, car elle s'enracine bien dans la chair et le sang et y puise le réalisme, la substantialité que seule la nature peut donner; mais en même temps elle conserve toute la limpidité et la pureté de l'amour virginal, car Marie «*in partu*», dans son enfantement même, reste vierge. Pour accentuer la transparence de cet amour virginal, représentons-nous que Marie devait être encore toute jeune, une jeune fille de seize ans peut-être. Pour comprendre le parfum des mystères joyeux: la fraîcheur, la familiarité, l'intimité de ces mystères de la vie de Bethléem, n'oublions jamais que cette jeune mère qui nourrit son petit enfant a gardé la jeunesse de sa virginité. Si le Saint-Esprit lui-même est venu lui apporter, plus qu'à toute autre, la maturité de la mère, il a en même temps, et pour toute l'éternité, renouvelé sa jeunesse.

Ces deux perfections exercent ainsi l'une sur l'autre une causalité réciproque: la virginité perfectionne la maternité en la libérant de ses limites; la maternité à son tour perfectionne la virginité en l'affermissant. Marie est «*la Sainte Vierge*». Nous l'appelons indifféremment la Mère de Dieu ou la Sainte Vierge: ce sont là, dans notre pays au moins, les deux appellations que la piété chrétienne lui donne le plus couramment. Remarquons-le, elle seule a droit à ce dernier titre. La *sainteté*, en effet, réclame deux perfections: la *pureté* et la *fermeté*. La plénitude est le fruit de la rencontre de ces deux qualités. Or si l'amour de la vierge est pur, il est cependant faible et d'une faiblesse radicale. Par nature la femme a besoin de s'appuyer sur l'homme. Tant qu'elle n'a pas trouvé celui auquel elle donnera son cœur, elle reste instable, sujette à tous les changements, même les plus déroutants. On l'a souvent noté: avant que la psychologie de la femme n'ait été déterminée et fixée par l'époux pour qui elle est faite, elle demeure incertaine. Sans doute, elle possède en elle des possibilités extraordinaires; mais celles-ci peuvent s'orienter en des sens opposés: la femme peut s'élever jusqu'aux sommets les plus sublimes ou descendre jusqu'aux tréfonds les plus lamentables; elle est capable des héroïsmes les plus purs comme des trahisons les plus perverses. Dans les desseins du Créateur, c'est l'homme qui doit façonner sa psychologie, faire passer à l'acte toutes ses virtualités, ordonner et équilibrer ses différentes tendances. La vierge par elle-même reste donc un être essentiellement fragile et même incomplet. Elle a besoin d'un appui qui lui donne la stabilité qu'elle est incapable d'acquérir par ses propres forces.

Dans le cas de Marie c'est un peu différent: il est sûr que bien avant la naissance de Jésus, elle est déjà la Vierge forte; à l'instant même de sa conception, elle a reçu la plénitude du Saint-Esprit, elle est pour l'éternité l'épouse du Tout-Puissant. Dès le premier moment de son existence, elle est donc devenue la femme la plus forte, puisqu'elle est fixée pour toujours sur celui qui ne peut faillir. — Mais la maternité ajoute une nouvelle — et

en un sens plus éclatante — consécration à sa virginité, consécration à la fois divine et humaine. La Vierge a conçu un Fils. Et, comme nous le dirons dans un instant, ce fils de sa chair et de son sang est en même temps l'enfant de son choix. Toutes ses aspirations de femme, d'épouse et de mère trouvent en lui leur plein achèvement. Il est *l'unique objet* de son amour qui, en la psychologie de Marie, harmonise ou, plus précisément, unifie tous ses sentiments les plus intimes. Le cœur divin de ce petit enfant est le centre, «*Rex et centrum*», où viennent se rencontrer et fusionner toutes les inclinations de la nature et de la grâce. Sa vie, toute sa vie, végétative, sensible, intellectuelle, surnaturelle, a maintenant un seul but.

Ajoutons une dernière remarque: la virginité de Marie est renforcée dans son orientation profonde; sa maternité se place *dans le prolongement* de sa virginité; celle-là est comme la récompense de Dieu au sacrifice de celle-ci; c'est pourquoi on peut parler de consécration: «*non minuit sed sacravit*». Le même Esprit, l'Esprit-Saint lui-même, qui l'a poussée jadis à vouer sa virginité à Dieu, est survenu en elle avec une plénitude nouvelle pour être l'auteur de sa maternité. C'est avec le même amour, qui l'avait portée à faire au Très-Haut le don de sa virginité, qu'elle aime maintenant son petit enfant.

4. Relation d'amitié entre Marie et son Fils

Mais il faut tâcher d'aller plus loin. Cette mère, qui est vierge, est aussi une amie pour son Fils, «*Amica*», «*Sponsa*»: les développements de la liturgie nous permettent de l'affirmer. Et, depuis le moyen âge, les auteurs spirituels se plaisent à donner une interprétation mariale du *Cantique*: il leur semble avoir été inspiré par le Saint-Esprit avant tout pour nous révéler les merveilles de Marie.

Pour mieux saisir la sublimité de cette doctrine, ne craignons pas de faire vivement saillir les ombres en montrant d'abord comment les enfants des hommes ne peuvent pas *naturellement*, dans toute la force du terme, être les amis de leurs parents. Le théologien, qui a la noble mission de manifester la transcendance des mystères, doit avoir le courage de regarder en face et de révéler les limites des réalités d'ici-bas. L'amour est quelque chose de si haut et de si divin, il est si varié en ses aspirations et ses tendances, qu'il s'éparpille en de multiples formes, en mille nuances, en se réalisant dans la créature et spécialement dans la créature matérielle. Sans doute, chez l'homme, la matière offre à l'amour certaines possibilités que l'esprit pur lui refuse. Par nature, l'amour est réaliste; il aspire à une union effective; une union affective ne peut l'apaiser. De plus il ne peut se cantonner dans le domaine toujours un peu extérieur des accidents: il tend à un don plus profond et plus intime; par essence, il a quelque chose de substantiel. Notre pauvre corps, si misérable à tant de points de vue, permettra à l'amour d'expliciter certaines de ses virtualités qui ne pourraient s'épanouir dans le monde angélique. La rencontre, dans l'humain, de l'esprit et de la matière, la notion même d'esprit incarné, offre à l'amour toutes sortes de nouvelles capacités. La matière lui permet de ne pas demeurer

dans la région de l'idéalisation et des simples intentions, mais de se concrétiser, de se réaliser, de se substantialiser. Il y a pourtant la contre-partie; elle oblige en même temps à se diviser. C'est là la terrible rançon de la matière, qui est toujours source de fragmentation et de multiplicité.

5. *Affections de nature et affections de choix*

Parmi la multitude de formes d'amour humain, presque infinie en ses ultimes nuances, on peut établir deux grandes catégories. Il y a d'abord les affections *de nature*, fondées sur la chair et le sang; puis toutes les affections *de choix*, fondées sur l'esprit, nées de lui. — Les affections de nature retiennent la nécessité, le déterminisme, la force presque instinctive de la nature; elles sont inscrites en notre substance, insérées en nos chairs; elles nous sont congénitales; nous les recevons avec la vie; et, à travers toutes les fluctuations de l'existence, toutes les variations de nos activités et de nos aspirations, nous les gardons jusqu'à la mort, car elles sont incorporées à notre être même. Parmi les affections de nature, la plus tenace, dominant toutes les autres, est l'affection maternelle. L'enfant est «quelque chose de ses parents», *aliquid patris*; il est la chair de leur chair, l'os de leur os; la génération est le fondement même de la consanguinité, qui est la racine de toutes les affections de nature. Et s'il est vrai que le père et la mère contribuent tous les deux à la génération, la mère cependant connaît avec son enfant, comme nous l'avons déjà remarqué, des liens plus étroits. Pendant les mois qui ont précédé sa naissance, l'enfant a vécu de sa vie. C'est à elle que revient ensuite la si noble tâche de nourrir le nouveau-né, de s'occuper de ces mille soins intimes que réclament les tout-petits. L'enfant est, en un sens, davantage encore «quelque chose d'elle». C'est pourquoi l'affection maternelle a un caractère plus substantiel et plus naturel.

A l'autre pôle, celles que nous appelons les affections de choix doivent leur naissance à l'initiative spontanée et libre de l'esprit. A leur sommet se place l'*amitié*, en réservant à ce beau vocable sa note tout à fait spéciale. Ici l'esprit en ses fonctions les plus nobles, les plus détachées de la chair et du sang, est seul à intervenir. Et plus l'amitié est spirituelle, plus l'esprit est jaloux de cette liberté qui est pour lui la sauvegarde indispensable de la pureté de son choix. Mais cette liberté suppose un domaine assez étendu. Les affections de nature sont toutes confinées dans l'enceinte restreinte de la famille; et, notons-le bien, par leurs tendances les plus intimes, elles cherchent à se resserrer le plus possible. Elles portent toujours en elles un certain instinct de conservation qui les rend facilement ombrageuses et jalouses; elles se gardent de tout élément étranger, «autre»; par leur dynamisme intime, elles se reportent toutes vers la souche commune. Elles vont essentiellement vers le centre.

Le milieu normal de l'amitié, au contraire, n'est pas le cercle — toujours particulier — de la famille, mais le cadre plus vaste, universel: celui de la cité. L'amitié, prise en ses formes les plus élevées, est un amour *spirituel*: il suppose donc une *vie spirituelle* — non pas seulement des atti-

vités spirituelles, intermittentes; mais une véritable vie spirituelle. L'amitié suppose une communication «*in vita*». Or, une véritable vie spirituelle s'épanouit en *contemplation*: et les contemplatifs sont rares parmi les hommes; ils représentent une élite, et donc un choix, parmi un grand nombre, ce qui fait que les vrais amis sont rares. De plus, le véritable ami doit être choisi entre cent, entre mille. Ici encore, l'amour est jaloux, mais d'une tout autre manière. Il est jaloux de l'autonomie de son choix, et pour la garantir plus sûrement, il s'y prend le plus souvent en deux temps. Le choix des amis se fait en des milieux déjà spécialisés, qui supposent une première sélection, dans les milieux d'études, dans les cercles artistiques, dans les groupes spirituels. Des gens ayant des goûts semblables, des aspirations convergentes, se sont réunis pour constituer des milieux de culture; et au sein de ces cercles privilégiés, de ces élites, naissent de véritables amitiés. L'amitié est une chose si délicate, qu'elle a besoin d'une double enceinte pour la protéger. — Etant donnés ces caractères, on devine que le cadre encore restreint du village, ou même de la petite ville, ne peut souvent suffire à l'amitié. La liberté du choix réclame un milieu plus vaste. L'amitié, réalité si intime et si profonde, puisqu'elle suppose l'unité dans les vouloirs les plus essentiels, les plus fonciers, exige à la base, un cercle très étendu. En un sens, on peut dire que plus le cadre est universel, plus l'amitié a de chances d'être spirituelle, car il pourra y avoir plus de choix, et par conséquent plus de liberté, dans l'élection. Alors l'homme imite Dieu qui, dans ses élections, est suréminemment libre, puisqu'il a *sub specie aeternitatis* tous les temps et tous les lieux et qu'il est le seul qui n'ait pas besoin de ces autres nous-mêmes que sont nos amis. Nous touchons ici à la finalité métaphysique peut-être la plus profonde de la société. La société a comme but suprême de rendre les hommes *vertueux*: et l'amitié est la fleur qui accompagne, et en un sens récompense la vertu. Ces deux finalités (vertu et amitié) sont inséparables. L'une est la conséquence immédiate de l'autre. De façon plus précise et plus universelle, on peut dire que le but ultime de la société ici-bas est d'offrir aux hommes un milieu temporel et culturel favorable aux échanges, aux communications spirituelles — au plan de la vertu, de la science et de l'art. Or l'amitié est le fruit précieux de ces échanges. A un point de vue, on peut dire que la société est un ensemble de communautés humaines hiérarchisées, ayant à son sommet l'amitié qui est la communauté la plus élevée, parce que la plus une et la plus vitale.

La distinction entre la famille et la société, ces deux grands milieux qui se partagent notre vie humaine, est donc parallèle à cette autre distinction entre les affections de nature et les affections de choix. Entre l'affection maternelle, qui représente ce que les affections de nature ont de plus *substantiel* et donc de plus intime par leur rattachement à notre être, et l'amitié spirituelle, qui répond à ce que les affections de choix ont de plus *libre*, de plus universel, et donc de plus intérieur par leur lien avec l'esprit, se placent toutes les autres affections humaines qui participent plus ou moins de ces deux perfections et s'étagent entre ces deux extrêmes en une hiérarchie d'une variété extraordinaire.

6. Unité en Marie des affections de nature et de choix

En Marie ces deux univers se rencontrent. Le pôle de la chair et du sang et celui de l'esprit se rapprochent si intimement qu'ils coïncident. Nous avons là un des rapprochements les plus hardis de l'artiste divin. Jésus est bien le fils de sa chair, et il l'est même plus que tous les autres fils des autres mères, puisqu'elle est la seule créature qui ait formé son corps. De plus, cette famille connaît une intimité unique. Jamais famille ne fut plus resserrée que celle de Nazareth. C'est une famille pauvre: pas de tiers, pas de serviteur ou de servante qui enlève quelque chose à la chaude intimité du foyer. Et cette famille est dans un petit pays où les mœurs patriarcales sont encore conservées. Jésus exerce sur place un humble métier qui ne l'oblige pas à quitter sa demeure domestique; son foyer est le théâtre même de son travail. Il est un modeste artisan. Voilà pour les conditions extérieures de ce foyer. — Si maintenant nous essayons de pénétrer dans le mystère même de la Sainte Famille, nous découvrons que cette famille est la plus une. Elle est composée de trois membres. Parmi ces trois membres, celui qui est le *chef* a aussi et plus profondément le rôle de gardien. Il veille sur l'intimité de la Mère et de son Fils. Il la cache aux yeux du monde. Oh! certes il a part à l'intimité de la Sainte Famille, mais à titre de témoin silencieux. Il a une certaine part active, mais non pas essentielle. Ce sont les rapports de la Mère et du Fils qui constituent l'essence de cette famille. Ils sont les deux personnages principaux, avec cette Personne invisible qui les unit mystérieusement: l'Esprit-Saint. Joseph a plutôt un rôle extérieur. Il est le chef surtout pour les choses du dehors. Il n'est admis dans le secret de cette famille que grâce à son silence, car ce *vir* sait se taire et, plus encore il sait respecter le silence des autres. Il ne trouble pas leur recueillement. Il est discret. Et lorsque le Christ sera grand, il disparaîtra pour laisser la Mère seule avec son Fils. C'est Jésus lui-même qui sera le maître de Marie, le chef de famille. Jésus en est la tête, *vir caput mulieris*¹. Et cette famille est en même temps un couvent. Le Fils forme sa Mère, il l'initie aux secrets les plus intimes de la vie contemplative. Cette famille est donc bien la plus une. Toutes les valeurs propres de la *famille* s'y trouvent réalisées au maximum.

Pourtant ce fils de Marie est d'abord l'enfant de son esprit, l'élú de son cœur. Comme le dit magnifiquement saint Augustin: avant d'être le fils de sa chair, il est l'enfant de son esprit, «*prius mente quam ventre concipiens*», la récompense divine de sa foi en la parole de l'ange, le fruit céleste de sa contemplation, en un de ses moments les plus sublimes. Jésus est donc aussi son ami. Au sein de cette famille, nous retrouvons toutes les perfections de l'*amitié* la plus haute. Car le Fils qui préexiste à sa Mère l'a choisie, il l'a choisie entre toutes les femmes de la terre. Ce fils est Dieu. Marie a été choisie non seulement entre toutes les femmes, mais entre toutes les créatures humaines et angéliques. Par le trésor de grâce — effet de ce choix — que Jésus a déposé en elle, il l'a constituée Reine de

¹ I Cor, XI, 3.

la terre et des cieux. Cet humble foyer est aussi un palais. Là réside le Roi des Juifs, le Roi du monde. Nous sommes au centre de toute l'humanité, tant au point de vue de la durée qu'au point de vue de l'espace. Cette intimité de la Mère et de son Fils est celle du Roi des rois avec la Reine Mère, Jésus et Marie ont des cœurs royaux. On le voit : les deux mondes de la cité et de la famille, des affections de nature et des affections de choix, se rejoignent ici en leurs sommets.

Mais il nous faut tâcher de scruter plus profondément ce mystère : nous touchons ici à ce qu'il a de plus caché. Le véritable secret de la Maternité de Marie consiste en effet en l'intimité unique qui existe entre cette Mère et son Fils. Et cette intimité, nous venons de le voir, vient de l'unité scellée par le Saint-Esprit entre la maternité et l'amitié, ces deux grandes réalités qui se situent aux deux extrémités de la vie humaine. En Marie ces deux perfections sont réalisées en leur mode le plus parfait et le plus complet. Comme nous l'avons déjà dit, Marie est mère d'une façon unique, puisqu'elle seule a contribué à la formation du corps de Jésus. D'autre part, son amitié avec son Fils est le fruit de la contemplation la plus haute, et celle-ci est le but de toute sa vie.

Mais avant d'analyser à ce point de vue la scène de l'Annonciation, et pour mettre mieux en lumière les merveilles faites en Marie, voyons avec soin les raisons profondes pour lesquelles une mère humaine ne peut normalement être l'amie de son fils.

7. *Manque de choix et de réciprocité dans l'affection d'une mère humaine et de son fils*

L'amitié humaine suppose deux conditions : le *choix* et la *réciprocité*. Le libre choix, nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, est la première condition qui caractérise l'amitié et la distingue de toutes les affections de nature. Dans l'élection de ses amis, l'esprit ne supporte aucune contrainte, aucun déterminisme. Il veut lui-même, comme esprit, en prendre et en garder toujours toute l'initiative. — De plus, la véritable amitié réclame des amis un amour mutuel ; leur affection doit être de même type, de même structure. L'amitié ajoute à la simple bienveillance cette réciprocité.

Or la mère ne peut *choisir* son enfant. Elle a l'enfant que la nature et Dieu lui accordent, le fils de sa chair et de son sang, non le fils de son idéal et de ses vœux. Certes, la maternité humaine suppose une acceptation libre, un consentement de la raison, et par là elle diffère de la maternité animale. C'est librement que le père et la mère s'unissent pour donner la vie. Mais s'ils sont libres de poser cet acte de nature, ils ne le sont plus pour recevoir l'enfant que la nature leur donne. Ils peuvent choisir d'avoir un enfant, mais ils ne peuvent choisir *tel* enfant, ils ne peuvent le désigner avec ses notes individuelles. Pourtant l'amitié réclame ce choix personnel. Elle ne s'arrête pas à l'espèce, à la nature, mais à l'individu, à la personne. Seules les ultimes déterminations singulières de la personne précisent le

motif du choix. Les parents ne peuvent donc choisir leurs enfants. Bien souvent, ils ne peuvent se résigner à ce déterminisme de la nature; parfois même ils n'en ont pas une conscience assez aiguë.

De là tant d'incompréhensions dans les familles, tant d'injustices aussi. L'homme, qui est doué d'imagination et d'esprit, ne peut se résoudre à recevoir passivement l'enfant que la nature lui destine. Plus il est spirituel, plus il enveloppe cet enfant qu'il attend de toutes sortes de projets et de souhaits, plus il se forme un idéal de cet enfant en qui il espère trouver la réalisation de ses aspirations et de ses rêves. Et le plus souvent la nature trompe son espérance. L'enfant en grandissant fait tomber l'une après l'autre toutes ses illusions. Avec les années le décalage s'accroît de plus en plus entre l'idéal que l'on s'était forgé et la réalité que la nature a donnée. On souhaitait découvrir en son enfant ces vertus que l'on avait cherchées en vain à acquérir de toutes ses forces, ces qualités que l'on admirait en d'autres familles et que l'on ambitionnait pour les siens. Au lieu de ces perfections on ne reconnaît que trop en lui ses propres défauts à soi. Les parents les supportaient déjà péniblement en eux; en leurs enfants, ces mêmes défauts ne risquent-ils pas de devenir intolérables? Quelquefois même, ce sont ceux des grands-parents dont on a tant souffert enfant... ou encore ces tares d'ancêtres inconnus, perdus dans le temps, et que l'on découvre avec une certaine honte. De là, dans la vie de famille, tant de drames cachés, dont les causes, souvent, en partie du moins, se perdent dans l'inconscient. — Parfois les parents se montrent d'une sévérité extrême pour leurs enfants, car ils les jugent d'après l'idéal qu'ils se sont façonné, et non d'après le lourd héritage que, malgré eux, ils leur ont légué. D'autres fois, au contraire, ils ont une indulgence excessive, car ils apprécient leurs actions à travers leurs désirs et leurs souhaits; inconsciemment ils interprètent la réalité. De tout ce poids de l'hérédité résultent toujours beaucoup de souffrances.

Il est inutile d'ajouter que les enfants, eux non plus, ne choisissent pas leurs parents. Or l'amitié suppose un libre choix *réciroque*. De ce côté les souffrances sont peut-être encore plus accentuées. A un moment ou à un autre, mais presque toujours, les parents risquent de décevoir leurs enfants, surtout si ceux-ci sont délicats et spirituels, s'ils ont un grand idéal, une vocation personnelle fortement caractérisée. Ils s'aperçoivent que leurs parents ne les comprennent plus, ou du moins, ne peuvent plus les aider à réaliser leurs nobles projets, à vivre selon leurs aspirations les plus intimes. Et les années viennent fatalement creuser plus profondément le fossé, car la différence des générations s'accroît. La vie, d'une part, monte et devient plus hardie; d'autre part, elle descend et devient plus timide. Celle-là devient de plus en plus conquérante; celle-ci tend à un conservatisme excessif. La réciprocité est la deuxième condition de l'amitié; elle est du reste la conséquence normale de la première. Notez qu'il ne s'agit pas d'égalité dans la situation, dans les dons acquis ou naturels, mais d'une réciprocité *dans l'affection*, qui implique une certaine égalité au plan propre de l'amour. L'amitié suppose une similitude de goûts,

d'aspirations, et, de plus, une rencontre au plan affectif. L'affection doit donc être de même facture, de même structure, pour que puisse exister ce contact mutuel vraiment profond, qui fait que l'ami est un autre moi-même. La nature de l'amitié réclame cette réciprocité, qui à son tour exige une similitude profonde de tendances et de désirs, pour permettre les rencontres intimes. Entre la mère et son fils, la réciprocité ne peut jamais être parfaite. Bien plus, il n'y a pas la similitude affective qui en est le fondement. En eux, les affections ne sont pas de même type; l'une descend, l'autre monte, car elles se fondent sur deux fonctions de nature bien différentes, presque opposées.

Voyons maintenant comment, en Marie, nous ne trouvons aucune de ces limites. Elle est la seule mère qui soit parfaitement l'amie de son fils.

8. Marie a choisi son Fils

Tout d'abord, elle est la seule mère qui ait pu, librement, en pleine connaissance, *choisir* l'enfant que Dieu voulait lui donner. Et le Très-Haut a attendu son *fiat*, son consentement pour lui accorder son Fils. Rappelons-nous la scène de l'Annonciation. Scène royale. On l'a parfois comparée à la demande en mariage d'une princesse de sang. Le Roi des rois a décidé d'envoyer son Premier-né sur cette terre pour visiter les siens, pour épouser notre pauvre nature humaine. Il envoie l'un de ses premiers ministres, l'un de ses messagers les plus sublimes parmi ceux qui demeurent habituellement près de son trône, l'archange Gabriel, pour venir solliciter le consentement de Celle qu'il a choisie pour être la Mère de son Fils, pour tenir ici-bas sa place près de lui, pour le «remplacer», si j'ose dire, en notre terre, *in terra nostra*. Et l'ange fait à Marie une description détaillée de Celui qui doit être son Enfant; il lui parle de ses prérogatives, de la mission personnelle qu'il doit remplir ici-bas: «Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père.... Et son règne n'aura pas de fin»¹. Les desseins de Dieu sur le Christ sont dévoilés à Marie en ces quelques paroles. La Sainte Vierge découvre en ces traits Celui qui a été décrit de tant de manières par les prophètes, par Isaïe en particulier. Cette fille d'Abraham, si attachée aux Ecritures, possède parfaitement le don de prophétie; elle, la «Reine des prophètes», reconnaît en Celui qui lui est annoncé, le Messie. Or songez avec quelle divine impatience Marie devait attendre son avènement; pour hâter sa venue, elle avait sacrifié sa plus grande richesse: la maternité. On devine le prix de ce sacrifice pour une Juive! Depuis de longues années déjà, elle l'avait choisi pour l'unique objet de ses aspirations. Il était bien l'élu de son cœur et de son esprit. Elle avait tout quitté pour lui. Sa foi, son espérance, sa charité tendaient toutes les puissances de son être vers lui. Et l'ange respecte la *liberté* de Marie; il lui laisse faire son objection: «Comment cela se fera-t-il, car je ne connais pas d'homme?»² C'est après avoir

¹ *Luc*, I, 32-33.

² *Ibid.*, 34.

reçu un supplément d'information, après avoir eu l'affirmation explicite qu'il sera appelé le Fils de Dieu et que sa conception sera miraculeuse, que Marie donne son consentement.

Dans toute cette scène, que faut-il admirer davantage en la Sainte Vierge? Sa prudence, sa réserve, sa discrétion, son obéissance, son humilité? — ou sa foi, son espérance, sa magnanimité? Au grand midi de la Croix, toutes les vertus du Sauveur resplendissent; à l'aurore de l'Annonciation, toutes celles de sa sainte Mère apparaissent déjà. En ce jour béni, le Saint-Esprit fait éclore toutes les vertus évangéliques qu'il a semées en son Cœur Immaculé, pour qu'elles interviennent dans ce choix où il n'y a aucune contrainte morale, aucun emballement inconsidéré, mais un don tout à fait conscient et libre. Jésus est donc bien d'abord le fils de son esprit, de sa foi et de sa charité, ou plus précisément il est le fruit de l'Esprit qui inspire Marie dans toutes ses pensées et tous ses désirs. Il est le don accordé par Dieu pour consacrer et diviniser de façon éminente toute sa vie intérieure et contemplative. Et ce don est une Personne. Il est donc en toute la force du terme, le *Bien-Aimé*. Ici, il y a coïncidence parfaite entre la chair et l'esprit, entre les aspirations du cœur et le fruit de la nature, car l'Auteur merveilleux de cette maternité est l'Esprit créateur, qui est en même temps à l'origine des volontés de l'esprit et de l'amour de la chair.

9. Jésus a choisi sa Mère

Si Marie a choisi son Fils, il est encore beaucoup plus vrai de dire que le Fils a choisi sa Mère et ce choix est souverainement libre. Comme nous l'avons déjà noté, la Maternité divine se distingue des autres maternités, car elle ne se termine pas seulement à une âme créée directement par Dieu, mais à une Personne divine préexistante. Nous touchons ici à la note tout à fait caractéristique de cette maternité, qui nous en découvre le mystère. Tâchons de bien voir comment tous les développements spirituels que nous essayons d'analyser dans ces leçons se rattachent étroitement à cette vue primordiale, comme des conséquences que le théologien peut en dégager. Pour expliquer le mystère de l'Union hypostatique, le théologien peut et doit parler d'«assomption» et d'«incarnation», mais il préfère le premier terme au second. Le mot «incarnation» est peut-être plus imagé, et, à ce titre, plus suggestif à nos sens; mais le mot «assomption» exprime plus adéquatement le mystère. Le Verbe, en effet, ne descend pas en notre pauvre corps; mais il le *prend*, et le fait entrer en quelque sorte à l'intérieur du mystère de Dieu en se l'unissant hypostatiquement. Quand le théologien parle de la Maternité divine, il doit la considérer également à ces deux points de vue. Par l'opération miraculeuse de l'Esprit-Saint qui survient en le sein de Marie, le corps de Jésus est formé de la chair et du sang de la Sainte Vierge. Ce corps ne préexiste pas à Marie, il est vraiment et proprement le fruit de ses entrailles. Mais cette génération se termine à une Personne divine. Et cette maternité n'amène en cette Personne aucun changement, aucune modification. Il n'y a pas de relation réelle du Verbe à l'Humanité sainte de Jésus. Le

Verbe préexiste à la Maternité de Marie. De ce point de vue, il est plus exact de dire que le Fils se donne une Mère, que ce Fils qui est engendré de toute éternité se *prend* (*assumpsit*) dans le temps une Mère, et qu'il la choisit librement parmi toute la création. La prédestination de Marie dépend de ce choix divin. Toute prédestination suppose une *élection* du Très-Haut. Marie n'a pas seulement été réservée pour la sainteté. Elle a été l'objet d'un double choix. Comme toute sainte, elle a été choisie; et, parmi les saints, elle a été élue pour être leur *Reine* — nous pouvons ajouter (nous l'expliquerons dans notre prochaine leçon): pour être leur *Reine absolue*. Cette qualité de Reine est d'ailleurs ordonnée à sa maternité: Marie est Reine afin d'être la *Mère digne* de Dieu, c'est-à-dire la Mère qui puisse connaître avec lui une intimité d'esprit et de cœur en harmonie avec les liens de la chair; elle est Reine afin d'être la *Mère bien-aimée* du Fils.

Considérons avec soin l'excellence de ce choix divin. Ce n'est pas seulement dans le cercle de la cité que le Fils a pu distinguer sa Mère: c'est dans l'univers tout entier. Il est le Verbe par qui tout a été fait. En lui, toutes les créatures actuelles, passées et futures sont présentes dans l'instant de l'éternité. Il est le Maître absolu de la terre et des cieux, des hommes de tous les lieux, de toutes les générations, comme aussi des myriades d'anges. Parmi cette multitude innombrable que nul ne peut compter, qui s'étend à l'infini dans l'espace et le temps, il choisit sa Mère, l'unique objet de ses complaisances.

Ajoutons que comme il est Dieu, son choix ne sera pas déterminé par les qualités préexistantes de celle qui est l'objet de son élection. Son amour est *créateur*. En même temps qu'il sépare sa Bien-Aimée de l'ensemble de la création, il l'orne de toutes manières pour qu'elle réponde parfaitement à l'idéal de son esprit et aux vœux de son cœur. Comme le répète si souvent saint Thomas, Dieu ne choisit pas ses élus à cause de leurs qualités et de leur bonté: c'est au contraire son choix absolument libre et gratuit qui les rend bons et leur accorde les qualités requises qui le légitiment. Cette grande vérité trouve en Marie une application particulièrement remarquable. De toute éternité elle a été prédestinée à être la Mère de Dieu: tel est le terme précis de sa prédestination. Elle sera donc la seule Mère qui ne décevra jamais son Fils. Sans doute, les projets, les vœux, l'idéal de ce Fils pour sa Mère dépassent tout ce que les fils les plus spirituels et les plus aimants souhaitent pour leur mère. Cet idéal est conçu par un Dieu; il est aux dimensions de l'intelligence et du cœur d'un Dieu. Or son idéal, c'est-à-dire l'idée qu'il se fait de sa Mère, est la mesure même de sa réalisation. Il est le seul qui puisse réaliser ce qu'il veut, tout ce que son cœur lui dicte pour elle. La première condition de l'amitié se trouve donc pleinement réalisée, au delà de tout ce que nous pourrions imaginer et concevoir.

Considérons maintenant la *réciprocité*. L'ami est un autre moi-même. Sans doute, au point de vue de l'être, et même de l'intelligence, il peut être différent de moi, bien loin de moi; mais au point de vue du cœur et de la

volonté, de cet amour de prédilection que nous appelons l'amitié, il ne fait qu'un avec moi. L'amitié réclame l'identité des volontés; l'harmonie, l'ordre ne suffisent pas: l'unité est nécessaire.

Dans cette Maternité divine c'est le Saint-Esprit qui est à l'origine de l'amour de Marie pour Jésus. C'est lui qui lui apprend à aimer, qui dilate son cœur, l'approfondit, et rend son amour fécond. Depuis le premier instant de sa conception, il est l'Epoux de son âme. C'est lui qui dirige toutes ses pensées et tous ses désirs; c'est lui qui l'a préparée dans la foi à cette Maternité, et c'est lui maintenant qui la réalise. Or le Saint-Esprit est le lien d'amitié du Père et du Fils, le don réciproque qu'ils se font l'un à l'autre. Marie aime donc son Fils avec un amour qui vient de lui, que lui-même lui a donné; c'est avec l'amour même de son Fils qu'elle enveloppe son enfant. Toute la vie de la Mère et du Fils est donc un échange incessant d'amitié. Cette amitié devenant chaque jour plus intime tend continuellement vers une unité plus totale, car la charité de Marie grandit toujours; le Saint-Esprit est toujours davantage son divin Epoux; il lui donne toujours avec plus d'abondance l'esprit de Jésus, ce Cœur de Jésus qui lui permet d'aimer son Fils au titre de Bien-Aimée.

Nous entrevoyons déjà le secret de cette intimité divine. Sur la terre il ne peut y avoir normalement d'amitié entre les parents et leurs enfants. La nature avec ses lois contraignantes et restrictives, s'y oppose. En la Très Sainte Trinité, où la substance et l'esprit s'unifient, où toutes les perfections de la famille et de la société se retrouvent éminemment, la deuxième Personne est à la fois le Fils de la substance et le Verbe de l'esprit et donc l'Ami de son Père. La Maternité de Marie, tout en étant substantiellement humaine, porte un reflet, une véritable ressemblance de la Paternité divine. Mais nous reviendrons bientôt sur ce point.

10. *Marie est «soror», «filia», «ancilla»*

Avant de pénétrer dans le mystère de Dieu, glanons encore à travers la création tout ce qu'elle peut nous dire sur l'union de Jésus et de Marie; par là nous élargirons notre horizon, et nous nous préparerons à nous enfoncer avec encore plus de hardiesse dans le mystère de la vie divine.

L'Eglise, qui parle de Marie comme de la Bien-Aimée, lui donne encore bien d'autres titres. Pour nous faire pressentir toutes les ressources de son amour, elle recourt à toutes les formes d'affection qui se trouvent sur la terre. Pour réaliser son chef-d'œuvre, le Saint-Esprit s'est plu à réunir dans le Cœur de Marie toutes les qualités les plus diverses, les plus opposées en apparence.

Pour rendre compte de l'éminence de la Dêité, le théologien doit prendre toutes les perfections des créatures, des anges et des hommes, et remarquons-le, il doit choisir de préférence, en un sens, celles qui s'opposent le

plus entre elles. Il doit supprimer leurs limites qui sont causes de leurs oppositions, en les répartissant dans les genres. Il doit montrer comment toutes ces richesses s'unissent, s'unifient en la parfaite simplicité divine. Dieu est juste et miséricordieux, il est vérité et amour. Pour mesurer les dimensions du Cœur Immaculé de Marie, de ce monde caché où seul l'Esprit-Saint peut pénétrer, le théologien doit procéder de la même manière; il doit recueillir toutes les perfections de ce monde si vaste et si profond de l'amour, purifier tout cela, et voir comment, dans cette fournaise ardente de charité, tout s'unifie et se fond.

Marie est *amica*; elle est aussi *sponsa*, elle est également *socia*, la compagne. Cette expression nous la devons à saint Albert. Elle est encore *soror*, *Soror mea sponsa*¹. Entre ces différentes appellations, il y a une infinité de nuances. Le théologien les recueille toutes avec respect: c'est à lui à discerner si elles peuvent être justifiées, et à en faire ressortir toutes les richesses. Marie aime Jésus avec l'amour de Jésus, avec cet amour qui l'unit à son Père. Ensemble, en une divine intimité fraternelle, comme frère et sœur, ils aiment leur Père du ciel. Pour ne laisser échapper autant que possible aucune des nuances du mystère, nous devons ajouter que Marie est à la fois la sœur aînée et la petite sœur cadette de Jésus. Seules les nombreuses familles permettent à l'amour fraternel d'expliciter toutes ses virtualités. Les petits ajoutent leur note originale à l'affection des aînés. La Sainte Famille est la famille la plus restreinte en nombre et la plus riche pourtant en perfections. Au point de vue de la nature, Marie est l'aînée de Jésus, puisqu'elle est sa Mère. Au point de vue de la grâce, elle est la toute petite cadette du Sauveur, puisqu'elle a tout reçu de lui. Or en elle tout est parfaitement unifié. Le même Esprit est à l'origine des perfections de la nature et de la grâce qui s'embrassent et se prêtent en elle un mutuel concours pour donner à son affection plus d'ampleur et de profondeur.

Marie est aussi la fille du Sauveur, *filia Salvatoris*. Elle est l'enfant de sa Passion. Sa beauté est le prix du sang de Jésus. Et dans cette immense famille de la Rédemption, Marie est à la fois la fille aînée du Sauveur et la toute dernière de ses enfants. Elle est la première à bien des titres. Elle a été rachetée avant l'heure, par anticipation. Sa sainteté dépasse en éclat celle des plus grands saints. Et à sa mort le Christ nous laissera à notre grande sœur qui sera devenue pleinement notre Mère. C'est elle qui tiendra sa place, qui deviendra réellement la mère de famille. Par contre, son humilité lui accorde la dernière place; elle est la plus petite, *parvula, parvulissima*, infiniment plus petite encore que notre chère petite Thérèse de Lisieux. Toutes ces nuances différentes que nous trouvons chez les saints, suivant leur âge, suivant leur tempérament naturel et spirituel, suivant aussi la mesure de grâce accordée, toutes ces multiples nuances se retrouvent dans le Cœur de Marie, harmonisées, synthétisées, fondues en une unité divine.

¹ *Cant.*, iv, 9 et 12.

Mais nous n'avons pas achevé notre énumération. Marie tient à ce que le théologien y ajoute encore un titre. Elle veut qu'il termine sur celui-là, car il imprime à tous les autres leur note particulière: *ancilla*, la «servante». «*Ecce ancilla Domini*»¹. Voilà le nom qu'elle se donne à l'Annonciation, lorsqu'elle se présente à l'envoyé du Seigneur. Elle tient à ce titre plus qu'à tous les autres; encore plus, en un sens, qu'à celui de «Mère de Dieu», car c'est là le fondement de toutes ses grandeurs. Si elle a pris la place de Lucifer, si même elle occupe un rang bien plus élevé que celui que le Très-Haut avait réservé à cet Ange et qui lui aurait été donné s'il n'était pas tombé, c'est parce qu'elle a aimé servir. Au *non serviam* du prince des anges, elle a opposé le *fiat* de la plus humble des servantes. Elle aime ce titre, car il est le premier dans l'ordre temporel, et aussi et surtout parce qu'il intéresse la gloire de son Dieu. Certes on peut accumuler en Marie les merveilles les plus admirables: jamais on ne portera atteinte à la gloire de l'adorable Trinité; on y travaillera au contraire de la façon la plus efficace, si on affirme toujours bien haut que tous les dons en elle sont absolument gratuits, le fruit très pur d'un choix souverainement libre de Dieu. Après les litanies les plus splendides, il faut toujours revenir à ce premier titre: *ancilla*. La Sainte Vierge est une pure créature. Seule elle a eu pleinement conscience du néant de la créature et de la transcendence du Créateur; seule elle mérite pleinement le nom d'*ancilla*. Nous, pauvres pécheurs aveuglés par notre orgueil, nous ne pouvons pas de nous-mêmes oser prétendre à la dignité de «serviteurs de Dieu»; nous nous réfugions derrière elle, comme les fils de la *servante*.

III. MATER PULCHRAE DILECTIONIS

Avant de pénétrer dans le Saint des saints, dans le sanctuaire de l'adorable Trinité, arrêtons-nous un instant dans le vestibule du Temple. Demandons à l'art ce qu'il peut nous dire sur Marie. Ici encore, c'est l'Eglise qui, par sa liturgie, nous y convie, car elle proclame magnifiquement la beauté de Marie: *Tota pulchra es, Maria*², «Tu es toute belle, ô Marie», Tu es la plus belle des filles des hommes; en Toi aucune ride: tout est lumière et transparence. La liturgie lui donne cette appellation étonnante: *Mater pulchrae dilectionis*. Dans ce paragraphe qui nous sert de transition entre la terre et le ciel, nous voudrions contempler un instant sa beauté. Cet idéal féminin, que les artistes de l'antiquité et de tous les temps cherchent à réaliser en faisant appel aux ressources des arts les plus variés: peinture, sculpture, musique, poésie — cet idéal étrange, qui commande en somme toute l'histoire esthétique de l'humanité, n'est-il pas seulement un pâle reflet, un lointain symbole, une ébauche bien imprécise et bien terne de cette beauté de Marie, à la fois si vigoureuse et si nuancée, si précise et si fraîche, si simple et si chargée de mystère?

¹ *Luc*, I, 38.

² Office de l'Immaculée Conception.

Quelles sont les deux conditions requises pour la beauté ? En premier lieu, la *limpidité* ou la spiritualité ; ensuite, la substantialité, l'intégrité, la *plénitude*. Idéalisme, et réalisme : voilà bien les deux caractères qui se retrouvent en toute œuvre véritablement artistique. Sans doute, les différentes écoles peuvent accentuer l'une ou l'autre de ces notes. Mais les chefs-d'œuvre, qui dépassent toute classification, résultent précisément de la rencontre parfaite et équilibrée de ces deux caractères.

Ceci nous révèle d'ailleurs comment l'art s'enracine profondément en notre nature humaine et tout particulièrement en notre pauvre amour humain. Cet amour, comme tout amour, veut être réaliste. Dès lors il tend à se concrétiser, à s'incarner ; il recherche quelque chose de réel, de tangible. D'autre part, et nous touchons ici à ce qu'il y a de paradoxal dans l'amour humain : cet amour, né de l'esprit, veut en garder la marque ; il aspire à la limpidité, à la spiritualité, à l'universalité. L'amour cherche, dans l'art, tout à la fois à réaliser et à idéaliser son objet. Là il peut le sublimer au gré de ses vœux. Cet enfant idéal que la nature me refuse, je le demande à l'art ; je tente de le dégager de la matière inerte — matière morte, donc plus docile. Je puis la violenter sans ménagement, lui imposer l'empreinte qui me plaît. Je la brise, si elle résiste¹. Sans doute, cet enfant ne sera pas le fils de ma substance ; il ne sera pas un être vivant ; mais du moins il sera le fils de ma pensée, il incarnera mon idéal. Cette compagne idéale que j'ai cherchée à travers toute la terre, je la représenterai du moins par mon art. Celui-ci me permettra de grouper, de composer selon mes goûts les différentes qualités que la nature ne m'a jamais offertes réunies, que j'ai toujours trouvées éparses. Je pourrai en effacer les rides, les purifier, les transfigurer de toutes manières. Voilà comment l'art devient l'auxiliaire, le compagnon et aussi le refuge de l'amour humain. Il tâche, par la représentation, de suppléer à ses déficiences.

Ainsi, dans l'art, l'homme peut se comporter en maître absolu, suivant la parole célèbre de Dante : « Art, monarque absolu ». Il modèle la matière à son image ; il l'élève au niveau de son esprit ; il la spiritualise. C'est ce qui fait la grandeur de l'art. Ce que la génération et l'amour ne peuvent donner à l'homme, celui-ci le demande à l'art, qui immortalise et idéalise l'objet de ses affections.

Ces deux caractères constitutifs de l'art, nous les retrouvons admirablement réalisés en la Maternité divine de Marie. Elle est bien la « Mère admirable », *Mater admirabilis*. Tout d'abord sa maternité possède une pureté incomparable. Elle est non seulement virginale, mais l'œuvre de l'Esprit-Saint lui-même. Elle n'est pas seulement pure : elle est spirituelle. De plus, cette maternité a la substantialité, l'intégrité que l'art réclame. Toutes les formes de beauté se retrouvent en elle. Loin d'être une repré-

¹ Dans l'éducation, l'homme est obligé de ménager les résistances d'une matière vivante ; il doit respecter les inclinations d'un être spirituel et libre ; il se fait le serviteur de la nature, en aidant les tendances légitimes à se développer, à s'épanouir en s'imposant aux autres. L'éducation est « *ars coadjuvans naturam* ». L'éducateur n'a pas à imposer de l'extérieur une forme à une matière, mais à aider cette matière consciente à découvrir les richesses qu'elle possède et à les faire fructifier.

sensation statique et froide, elle est une réalisation chaude, toute débordante de vie. On comprend avec quelle ferveur, puisée à la double source de leur art et de leur foi, les artistes chrétiens se sont attachés à ce thème sublime. Mais, remarquons-le bien: nous avons ici un cas unique dans toute l'histoire de l'art. Habituellement, l'art idéalise la nature; son symbolisme est une sublimation. — Vis-à-vis de Marie, au contraire, l'art reste toujours bien en deçà de la réalité. Dieu a pu utiliser les génies les plus grands et les plus variés, de tous les tempéraments, de toutes les écoles, de tous les milieux; ceux-ci ont pu réunir, pour la peindre ou la chanter, tout ce qu'ils avaient admiré et aimé le plus sur la terre: leurs réalisations les plus originales demeurent toujours de pauvres copies, incapables de répondre à l'inspiration profonde et mystérieuse qui leur vient de cet Idéal éternel — invisible, mais réalisé.

Concluons: pour nous faire une idée, la plus adéquate possible, de la Maternité de Marie, il nous faut réunir et dépasser, non seulement toutes les perfections que nous offre la nature, mais encore toutes les idéalizations de l'art. Tout ce que le métaphysicien le plus pénétrant et le poète le plus doué peuvent concevoir et imaginer reste bien loin de la réalité. Marie dépasse tous nos concepts et toutes nos images.

IV. LA MATERNITÉ DE MARIE EST À L'IMAGE DE LA PATERNITÉ DU PÈRE

Il nous reste à accomplir la dernière étape de notre recherche. Nous avons demandé à la nature et à l'art de l'homme tout ce qu'ils pouvaient nous dire. N'ayant pu qu'entrevoir le secret de cette maternité mystérieuse, nous nous tournons maintenant vers les Cieux, vers l'adorable Trinité. Après la voie de négation, c'est maintenant la voie d'éminence. Elle va nous faire voir comment la Maternité de Marie est à l'image de la Paternité divine.

1. La Paternité divine

Rappelons tout d'abord les perfections par lesquelles la génération éternelle diffère de toute génération humaine et la dépasse infiniment. Nous pouvons les ramener à deux essentielles, auxquelles nous rattacherons les autres: le Fils est le Verbe; et ce Verbe est le Fils bien-aimé du Père.

a) *Le Fils est le Verbe.* — Le Fils est engendré par voie d'intellection, *Lumen de Lumine*. Il est le Verbe en même temps que le Fils. Dieu étant esprit — son être, sa substance étant intelligence — s'il a un Fils, ce Fils est nécessairement son Verbe.

A cette première différence, nous pouvons en rattacher deux autres: ce Fils est *unique* et il est *consubstantiel*. L'intelligence cherche l'unité. *Unum et verum convertuntur*. L'intelligence de Dieu est nécessairement une. C'est là, remarquons-le bien, la propriété exclusive de Fils de Dieu; lui seul doit être unique. Sur la terre, à cause des limites de la matière,

la paternité, pour être parfaite, doit se multiplier. Ceci est peut-être plus sensible encore pour la maternité, qui se tient davantage du côté de la matière. C'est peu à peu, par des maternités successives, que la mère apprend à être mère. On voit la faute de l'homme qui, délibérément, contre les lois de la nature, limite le nombre des naissances et parfois veut se contenter d'un fils unique: cet homme usurpe les droits de Dieu; il veut faire comme Dieu; mais il oublie qu'il est un esprit incarné et transgresse le précepte de la *Genèse*: «Croissez et multipliez-vous».

Ce Fils est de plus consubstantiel. Il ne jouit pas seulement d'une nature spécifiquement semblable à celle de son Père, reçue de lui de façon vitale. Il n'a pas seulement avec lui, parenté d'origine. Mais il a avec lui unité de substance, identité de substance: une seule substance et deux Personnes. Ceci est une conséquence de l'immanence de la connaissance. Par nature, le verbe demeure dans l'intelligence; il lui est intérieur; il ne peut subsister en dehors d'elle et, plus précisément encore, en dehors de l'acte d'intellection. Le verbe mental est une réalité trop spirituelle pour exister en dehors de la lumière. C'est la lumière même de l'intellection qui l'engendre et le conserve. Si ce verbe est un fils, il est donc consubstantiel.

Ajoutons ici un troisième caractère: ce Fils, qui est le Fils de la substance et de l'esprit, est la splendeur du Père, *splendor Patris, figura Patris*. Il est d'une beauté infinie. Les deux conditions de l'œuvre belle, l'idéal et la réalité, se retrouvent ici éminemment. Le Fils est l'expression vivante, substantielle du Père; et cette image du Père est la plus pure et la plus spirituelle, puisque ce Fils est son Verbe.

b) *Il est le Fils bien-aimé du Père.*—Le Fils connaît parfaitement le Père. Il est le Fils, le Verbe, l'Image resplendissante du Père. Il est égal au Père en toutes choses. En lui le Père prend toutes ses complaisances. Le Père et le Fils s'aiment d'un amour réciproque. L'amitié la plus parfaite les unit. Ce Fils est l'ami de son Père. La troisième Personne est le lien d'amour du Père et du Fils. Le Fils a tout reçu de son Père par voie de génération. Il lui rend tout par mode de don. Le Saint-Esprit est le fruit de cet amour réciproque, de cette amitié substantielle. Il est *amor, donum, spiritus*.

Pour expliciter la procession du Fils, le théologien recourt aux deux analogies les plus opposées dans les réalités humaines: la contemplation (exprimée) et la génération. Pour expliciter celle du Saint-Esprit, il se sert de deux autres analogies un peu parallèles aux précédentes: l'amour et l'amitié. Celle-là explique la force et la substantialité du don; celle-ci, son mode spirituel, son immanence et son intégrité.

En résumé, la deuxième Personne de la Très Sainte Trinité est le Fils et le Verbe, et par là nous expliquons le terme de la première procession. Ce Fils est aussi le Fils bien-aimé du Père car il est, avec lui, à l'origine de la procession d'amour et constitue avec lui l'unique principe (*principium unicum*) de la deuxième procession.

2. La Maternité divine

Sous quel aspect la Maternité de Marie va-t-elle ressembler à la Paternité divine? Si nous prenons le premier des deux caractères qui viennent d'être distingués dans cette paternité, la Maternité de Marie se tient à une distance infinie de la Paternité divine. Il y a entre elles toute la distance du ciel à la terre. Le Père engendre par voie de lumière, Marie est mère *secundum carnem*; nous avons toute la différence qui existe entre l'esprit et la chair. Une de ces générations est éternelle et immanente; l'autre est temporelle et transitive. Marie veut que nous marquions fortement ce premier point. Ici apparaît l'humilité de la Maternité de Marie. Pour réaliser son chef-d'œuvre, Dieu «a regardé la bassesse de sa servante», *respexit humilitatem ancillae suae*. La pauvreté de la matière fait ressortir l'excellence de l'artiste.

Mais ce premier aspect de la Paternité ne nous sera parfaitement révélé qu'au ciel. Ici-bas, c'est la charité qui a le primat: elle seule est identique au ciel et sur la terre. Pour discerner les points de contact entre l'éternité et notre pauvre monde, il ne faut donc pas que nous nous mettions au plan de la connaissance, mais à celui de l'amour. Les choses de la connaissance sont immanentes: c'est là leur perfection; mais, pour cette raison précisément, elles ne peuvent être pleinement manifestées au dehors. Dans la Vision, le Verbe, en nous introduisant dans l'intérieur même de la vie de Dieu, dans le sein du Père, nous révélera le mode inénarrable de sa génération; il nous fera assister à sa naissance éternelle; en lui et par lui, nous verrons et vivrons ce mystère.

Au contraire, dans son Incarnation, il est venu surtout nous parler des rapports d'amitié qu'il possède avec son Père. L'homme, par le péché, a méprisé l'amour infini; il a comparé et préféré l'amour de la créature à celui du Créateur. Par une sorte de revanche divine, le Père nous envoie son Fils pour nous manifester comment on aime au ciel. Il vient nous révéler la différence entre l'amour du ciel et celui de la terre, «l'excès», c'est-à-dire l'infinité de l'amour divin. «Dieu a tant aimé les hommes»¹, «d'un amour si excessif», *nimiam caritatem*², que pour les sauver il a livré son Fils à la mort de la Croix. La Croix est le témoignage de la miséricorde de Dieu pour les hommes, mais aussi — et d'abord (au point de vue de la cause finale) — celui de l'amour du Fils pour son Père. Certes, Notre-Seigneur s'est incarné pour nous sauver. Notre salut est le motif formel de l'Incarnation. Mais la fin ultime de cette œuvre admirable de la Rédemption est la gloire de Dieu, la sanctification du nom du Père. Jésus est venu nous faire connaître avec éclat, de façon glorieuse et sainte, le nom du Père; mais le nom qu'il nous a révélé est son nom d'amour: *Deus caritas est*³. Voilà bien le dernier mot du message évangélique ici-bas. La sanctification par la connaissance est réservée au ciel.

¹ Jn., III, 16.

² Ephes., II, 4.

³ I Jn., IV, 16.

Deux scènes mémorables de l'Evangile mettent en lumière cette doctrine chrétienne, capitale par ses conséquences. Au début de la vie publique du Sauveur, lors de son baptême, et au point culminant de cette vie, au Thabor, le Père éternel lui-même vient attester que Jésus est son Fils: or il ne nous le présente pas comme le Fils de son intelligence, ni même comme son Fils unique, mais comme son Fils bien-aimé. «*Voici mon Fils bien-aimé*, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le»¹. C'est donc de ce côté de l'amour que nous devons nous placer pour comparer la Maternité de Marie à la Paternité divine. On pressent déjà pourquoi le théologien a une préférence pour cette appellation: «la Mère bien-aimée», qui rattache si intimement et si profondément la maternité de la Mère à la filiation du Fils. Si cette expression ne se trouve pas explicitement dans l'Ecriture, celle-ci en fournit du moins la justification et le fondement immédiat.

Ajoutons ici une remarque: il est bien vrai qu'au point de vue de la connaissance, la Maternité de Marie est à une distance infinie de la Paternité divine; et cependant, même à ce point de vue nous pouvons découvrir en elle un reflet du caractère lumineux de la génération éternelle. Ce n'est pas dans la lumière que Marie a engendré son Fils: c'est pourtant dans la pureté; ce n'est pas dans la gloire: c'est cependant dans la joie. La virginité de Marie est le pont miraculeusement jeté entre la chair et l'esprit. En la Sainte Vierge, on découvre la grandeur incomparable de la virginité, qui a permis à une génération humaine, toute de chair et de sang, de se terminer à une Personne divine. Cette génération, *secundum carnem, attingit ad deitatem*, car cette chair est vierge, et même immaculée. La virginité est l'intermédiaire qui permet à la chair de rejoindre Dieu, *habere quamdam continuationem*.

Mais la virginité nous invite précisément à nous tourner du côté de l'amour. Nous ne pouvons pas nous arrêter à elle. Sa grandeur essentielle vient de son ordre à l'amour. Jésus a voulu une mère vierge, avant tout pour connaître avec elle une intimité plus grande. Saint Thomas le dit explicitement: la virginité n'est une perfection, une vertu, que lorsqu'elle est *propter amorem Dei*. Or, à ce point de vue de l'amour, la ressemblance de la Maternité de Marie avec la Paternité divine est incomparable. Comme nous l'avons déjà vu, Marie est une amie pour son Fils. Nous avons ici la note distinctive de cette maternité.

3. «Mère bien-aimée»

Il est temps de scruter à l'aide de la raison, toute la richesse de cette formule théologique: «Mère bien-aimée». La maternité humaine se distingue de la maternité animale par le libre consentement qui est à l'origine, et, plus profondément encore, par l'éducation qui la complète et la prolonge: c'est la part proprement humaine de la maternité, celle qui relève de la

¹ *Matth.*, xvii, 5; *Marc*, ix, 7; *Luc*, ix, 35.

raison. Au contraire, dans la Maternité divine, il n'y a pas d'éducation proprement dite. Jésus est la Vérité. Il ne doit donc pas avoir de maître sur la terre — a fortiori d'éducatrice. Il apprendra tout par lui-même, selon les convenances de son âge. Dans son initiation humaine, les hommes ne joueront qu'un rôle matériel: ils seront des serviteurs. Dans son éducation des réalités humaines, Marie sera sa servante. A ce point de vue, la Maternité divine est encore beaucoup plus humble que les autres maternités humaines: elle est la plus humble, absolument parlant. Marie est appelée à donner à Jésus son corps et à s'occuper seulement de tous les soins physiques qu'il réclame. Si on parle d'éducation, ce n'est en définitive que pour un rôle d'aide, qui se ramènera toujours, plus ou moins directement, à ce corps et à sa faiblesse physique. Elle est sa mère *secundum carnem*. Au point de vue de l'esprit et du cœur la situation est inversée: c'est Marie qui est *discipula*, et Jésus le divin Educateur. Déjà dans sa crèche, par son silence, par sa faiblesse, il enseigne sa mère. Marie lui a donné son corps; elle a contribué à le former: c'est là sa part active. En retour, Jésus lui apporte la formation de l'esprit et du cœur: sous cet aspect elle est passive; elle reçoit.

Mais cette éducation de Jésus n'est pas une fin: elle est ordonnée à cette amitié qu'il veut toujours plus parfaite avec sa mère. S'il a dépouillé la Maternité divine de tout ce complément d'éducation qui se tient plutôt du côté de la raison et de l'esprit, c'est pour l'orner de l'amitié. Marie n'est pas *Mater docens*, mais *Mater amica*. Notons-le: tandis que l'éducation — surtout l'éducation de la famille — est essentiellement temporelle, l'amitié — surtout l'amitié divine — est éternelle. Sur la terre, tant que nous restons à un plan purement terrestre, les liens de la mère et de son fils sont appelés à se distendre. Ici, au contraire, ils se resserrent continuellement, et ils ne seront définitivement consacrés que dans la Vision béatifique. Alors l'amitié sera absolument parfaite. Ici-bas chacune des paroles, chacun des gestes de Jésus, sont autant de touches du divin Artiste qui embellissent la Maternité de Marie, afin de la rendre plus ressemblante à la Paternité divine. Le Seigneur a voulu que, du point de vue de l'amour, il y ait sur cette terre un exemplaire unique de l'intimité dont il jouit avec son Père, de toute éternité. Après que cette maternité aura été ornée de toutes façons par les paroles et par le sang, par les intimités de Bethléem et de Nazareth, par les séparations de la prédication et du Calvaire, elle sera couronnée enfin de façon totale et définitive au jour de l'Assomption. Si nous considérons le but de cette maternité, il faut dire qu'elle est une réalité *pour l'éternité*. Marie n'est pleinement la Mère de Dieu, telle que l'a voulue le Père, qu'au jour de son entrée au ciel. Tout ce qui précède — Annonciation, Nativité, Compassion, mystères glorieux d'ici-bas — n'est encore qu'une préparation. La Maternité de Marie ne trouve sa perfection ultime, celle qui répond adéquatement aux desseins de Dieu, qu'au jour de sa naissance à la gloire.

Nous touchons ici au mystère de la prédestination de Marie. Elle a été prédestinée à être la Mère de Dieu: or la prédestination regarde d'abord la gloire. Les maternités terrestres sont, par essence, des réalités passagères;

la Maternité divine est, grâce à son terme, une réalité d'éternité. Les maternités humaines sont mesurées par le temps. Tout l'honneur dont est entourée la mère d'un roi est une récompense: il se rapporte à un fait passé; une reine-mère *a été* mère, car le terme de cette maternité est une personne humaine, soumise par nature aux variations du temps. Au contraire, la Maternité divine est, par son terme, comme l'Union hypostatique, mesurée par l'éternité. Marie est la Mère de Dieu; par son terme, elle est la Mère de Dieu pour l'éternité. Ce terme divin demande que cette Mère soit ornée de toutes manières, jusqu'au jour de son couronnement dans la gloire, où elle reçoit les dernières perfections postulées par sa maternité. Au ciel seulement, cette maternité connaît l'amplitude réclamée par son terme divin. S'il est vrai qu'une Maternité divine peut et doit s'inaugurer en notre terre — car, par sa substance, elle appartient aux réalités charnelles, elle ne peut cependant s'achever qu'au ciel, car du côté du terme qui la spécifie, elle est mesurée par l'éternité. Ainsi nous retrouvons toujours ces deux aspects — humain et divin — de la Maternité de Marie, aspects qu'il ne faut jamais séparer et qui en expriment tout le mystère. Actuellement, au Ciel, la Sainte Vierge est, en toute sa plénitude, la Mère de Dieu, dans ce présent éternel, inauguré par l'Assomption, et qui se continue sans variation ni changement.

Notons que nous avons là une des raisons théologiques les plus profondes qui expliquent le mystère de l'Assomption. Marie en effet est Mère de Dieu *par son corps et par son esprit*. Alors que l'esprit seul intervient essentiellement dans la prédestination des saints, qui sont destinés à la gloire, l'esprit et le corps, tout à la fois, interviennent essentiellement dans la prédestination de Marie, qui se termine à sa maternité. La glorification de son corps ne peut donc être différée. Il faut qu'elle accompagne celle de son esprit. Une âme séparée peut jouir de la Vision béatifique: elle ne peut être glorifiée par la Maternité divine.

Jusqu'ici, en nous plaçant au point de vue de l'amour, nous avons considéré la Maternité de Marie telle qu'elle était réalisée durant sa vie terrestre. Tout naturellement nous avons été amenés à étendre sa perspective jusqu'à la vie glorieuse de Marie. Les conditions de la Mère de Dieu dans la gloire sont toutes différentes de celles de l'exil. Au point de vue de son âme, la connaissance reprend le primat sur l'amour. L'esprit de la Mère de Dieu est uni effectivement au Verbe par la Vision béatifique. Celle-ci sans doute est de même espèce que la nôtre, mais elle possède un mode unique — comme celle de Jésus (bien qu'infiniment au-dessous de la sienne). Marie est béatifiée comme *Mère de Dieu*: c'est à ce titre qu'elle le contemple. Au point de vue de son corps — de ce corps qui est pour l'éternité celui de la Mère de Dieu, uni à celui de Jésus par des liens si intimes et si mystérieux — l'amour garde le primat. Le corps ne peut être d'aucune manière un instrument de la Vision: sous cet angle, il demeure en dehors, bien qu'il reçoive son éclat par surabondance de la lumière; mais il peut, de façon mystérieuse et qu'il nous est impossible de préciser, demeurer comme un instrument d'amour. On voit donc qu'en un sens, dans la Maternité de Marie, l'amour garde toujours le primat.

Voilà donc, au fond, le secret de cette maternité. Elle est bien le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, de l'Esprit d'amour. En sa substance elle est très humble. Elle est, parmi les réalités vraiment humaines, la plus humble — surtout si l'on se place au point de vue de la raison. Les philosophes de l'antiquité n'ont pas pu discerner la véritable valeur de la maternité; bien plus, à cause d'elle, la femme leur apparaissait comme une servante. Les mauvais anges, eux non plus, n'y ont rien compris. N'est-ce point aussi la raison pour laquelle ils ont ignoré la Sainte Vierge? Marie, elle, a aimé et accepté cette humilité de sa maternité: car cette humilité de la matière intéressait la gloire de l'Artiste divin. En tirant de cette humble matière un incomparable chef-d'œuvre, il a manifesté de façon éclatante sa Sagesse, sa Puissance, et sa Bonté.

THOMAS PHILIPPE, O.P.
